**UN REFUGE DANS LA TEMPÊTE**

Une lecture bouddhiste d’Etty Hillesum

par Joyce Reiser Kornblatt,

Je suis une femme juive, pratiquante bouddhiste, Auschwitz a été le koan de ma vie.

*Un koan est une question zen que la logique conventionnelle ne peut pénétrer, une énigme qui défie l'esprit rationnel, un mystère dans lequel toutes les catégories de connaissances préalables s'effondrent.*

Ce n'est qu'en s'abandonnant au non-savoir que la vérité inconditionnelle de la vie se révèle. Mon immersion dans le "koan d'Auschwitz" n'a pas été une immersion formelle, tirée des textes zen canoniques, mais elle reste profonde et nécessaire. Si j'ai eu un maître dans ce développement continu, c'est une jeune femme hollandaise, Etty Hillesum, issue d'une famille juive assimilée, qui a laissé derrière elle son journal et ses lettres, écrits de 1941 à 1943. Elle est morte à trente ans, à Auschwitz, en novembre 1943.

C’était une sorte d’intellectuelle bohémienne, imprégnée de psychologie et de littérature spirituelle (Jung, Rilke, La Bible, les Évangiles St-Augustin, Maître Eckhart… ). Ses espoirs d'une vie d'écrivaine accomplie sont préfigurés dans ce seul document de témoignage personnel. Un ami à qui elle a confié ses journaux les a montrés à des éditeurs après la guerre, mais aucun n'a été intéressé. Il a fallu trente-huit ans pour que leur texte soit mis à la disposition du monde, mais beaucoup considèrent aujourd'hui celui-ci comme l'un des principaux documents moraux de l'humanité.

*« Nous avons quitté le camp en chantant »,* a-t-elle écrit sur une carte postale qu'elle a fait tomber du train en direction Auschwitz alors qu'elle quittait Westerbork, le camp de transit à travers lequel 103 000 Juifs néerlandais ont pris la route vers les chambres à gaz de Pologne. Etty avait volontairement été à ce camp alors qu'elle aurait pu se cacher. Avec les privilèges qu'elle a conservés en tant que membre du Conseil juif, elle était initialement libre de faire des allers et retours entre Amsterdam et cet avant-poste éloigné du nord, dont elle savait qu'il deviendrait, à terme, sa propre prison. Elle transportait des lettres du camp, ramenait des médicaments, délivrait des messages secrets. À l'hôpital de Westerbork, elle a consolé et soigné autant de personnes qu'elle le a pu. Elle s'y est aussi occupée de ses parents et de ses frères qui l'avaient rejointe dans des conditions de plus en plus infernales, partagées par tous ceux qui attendaient avec effroi les déportations hebdomadaires "vers l'est".

 Elle était sans illusion : « *J’ai cette nouvelle certitude, que ce qu'ils veulent, c'est notre destruction totale.... Et bientôt, la boucle sera fermée et plus personne ne pourra nous venir en aide. Toutes les petites ouvertures qui restent encore seront bientôt bouchées. »*

C'est son chant face à la catastrophe qui est devenu son koan. Elle-même a reconnu la nature paradoxale de son propre voyage : *« Je ne peux pas trouver les mots justes pour ce sentiment radieux en moi, qui englobe mais qui n'est pas touché par toute la souffrance et toute la violence. »*

Ce rayonnement s'exprimait par l'amour. Ceux qui ont connu Etty Hillesum au cours de ses années à Westerbork et les derniers mois à Aushwitz laissent entendre que sa compassion pour les autres n'a jamais faibli. *"Nous devrions être prêts à agir comme un baume pour toutes les blessures",* écrit-elle dans son dernier journal. C'était le « tikkun olam »(réparation du monde) d'Etty Hillesum, la promesse juive de restaurer le monde. C'était l'altruisme d'un bodhisattva qui fait le vœu de vivre, de manière impossible mais nécessaire, dans le but de sauver tous les êtres. La roshi zen Joan Sutherland décrit cela comme étant *« se réfugier dans la tempête »*. Ce fut l'aspiration permanente d'Etty : « *Je veux être le cœur pensant de la baraque »,* écrivait-elle. Joan Halifax, une autre enseignante, dit : « Le cœur du bodhisattva est toujours tourné vers la vie ». Le bodhisattva est toujours tourné vers les autres êtres sans attachement au résultat, avec un esprit d'optimisme radical.

Ce que je veux pénétrer avec mon propre cœur pensant, c'est l'esprit de bodhisattva d'Etty Hillesum.

Son courage aimant est-il une possibilité pour nous tous ? Comment les terribles circonstances de ses dernières années ont-elles permis la maturation de sa profondeur ? Dans quel sol sa bonté s'est-elle épanouie ? Comment la foi pouvait-elle fleurir en présence du sadisme nazi et de la souffrance qu'il engendrait ?

*« Ils sont sans pitié »,* reconnaissait-elle, alors même qu'elle résistait à la haine de ses geôliers. Qu'est-ce qui pousse sur des cendres ? L'enseignante bouddhiste Marcia Rose dit : *« Au milieu du scénario de l'extermination, Etty a écrit le livre de la vie. Elle en a écrit le contre-scénario. »* Elle l'a rédigé avec des mots et des actions, avec la parole et le silence. Elle s'est *"réfugiée dans la tempête"* avec quatre vœux incarnés qui ont affiné sa vivacité et ont fait d’elle une présence lumineuse et durable.

Dans une usine de la mort, qu'est-ce qui brille ?

**Le service, le témoignage, l'écriture et la contemplation** : telles sont les facettes du mandala vivant d'Etty Hillesum. A l'intérieur d'un cercle de barbelés, elle a inscrit sa propre existence dans un dessin de plénitude. Ce voyage vers l'intégration de l'ordre le plus élevé - que Jung a appelé l'individuation - nous renvoie à l'histoire de l'humanité - à une quête universelle que chacun d'entre nous est invité à entreprendre dans le creuset de ses années de vie, le creuset de ses années mortelles.

Pour Etty, c'est le feu de l'Holocauste qui a forgé son âme. Pour nous, ce peut être le diagnostic d'un cancer, un suicide dans la famille, un ouragan, un attentat à la bombe dans le métro…

Etty ne pensait pas que sa souffrance ou les réponses qu'elle y apportait étaient limitées à son cataclysme historique particulier *: « Un moment c'est Hitler, le suivant c'est Ivan le Terrible. Un moment c'est la résignation et le suivant la guerre, la peste, un tremblement de terre ou la famine. En fin de compte, ce qui compte le plus, c'est de supporter la douleur, d'y faire face et de garder un petit coin de son âme intact, quoi qu'il arrive ».*

**Le Service**

Nous devrions essayer d'être un baume pour toutes les blessures. Le journal d'Etty Hillesum est célèbre en tant que document d'une vie intérieure invaincue, il est aussi un document d'amour en action. Enraciné dans une compréhension croissante de l'interdépendance, elle savait que la souffrance des autres n'était rien d'autre que la sienne. Ainsi, elle avait une relation d'égalité avec ceux qu'elle servait. «*Quand je souffre pour les personnes vulnérables* », demandait-elle, *« n'est-ce pas pour ma propre vulnérabilité que je souffre vraiment ? »* Elle n'était pas sans moments de jugement et de déception envers elle-même et les autres. Parfois, elle était submergée par la pression des besoins et la diminution de l'espace privé disponible. Les gens qui succombaient au désespoir et à l'égoïsme pouvaient la déstabiliser. Mais dans sa quête permanente de soi, dont elle a donné un témoignage si éloquent, elle a reconnu sa fierté et l'a dépassée.

 *« Ce que je découvre sans cesse, c'est qu'il n'y a pas de lien de cause à effet entre le comportement des gens et l'amour qu'on leur porte »,* écrit-elle dans une lettre à un ami, alors que les « journées d'écriture » étaient encore autorisées à Westerbork. Ce qui transparaît, c'est la puissance de sa tendresse dans ses rencontres avec ses camarades condamnés. *« Je me lance maintenant dans un lent voyage d'exploration avec tous ceux et celles qui viennent à moi.* » Donnant, elle a reçu, soutenue par ceux qu'elle a soutenus. Écrivant sur son travail avec les patients de l'hospice, Frank Ostaseski dit : *« Lorsque le cœur est indivis, tout ce que nous rencontrons devient notre pratique. Le service devient un échange sacré, sacré comme l'inspir et l'expir. »*

**Témoigner**

 Depuis douze ans, l’instructeur zen Bernie Glassman dirige des retraites interreligieuses à Auschwitz. Pendant cinq jours et cinq nuits, les participants vivent dans le camp, s'assoient et méditent sur les voies ferrées, crient les noms des victimes de la guerre, marchent dans les baraques, chantent dans les ruines des crématoires. Au début, dit Bernie, les gens "... semblaient engourdis". Car voir Auschwitz pour la première fois, c'est comme recevoir un coup sur la tête. Cela laisse l'esprit des gens vide. Ils avaient perdu le contrôle. Ils étaient dans un espace d'inconnaissance". C'est précisément dans cet espace qu'il est possible de témoigner. C'est un acte qui crée un sens pour le moi en l'offrant pour le bien des autres. Dans le cas de ces retraitants, c'est *« ...pour les âmes laissées à Auschwitz, coupées rapidement de la vie et incapables de retrouver leur chemin, trouver le repos. »* Dans l'acte de témoigner, nos cœurs se brisent et deviennent les vastes récipients de la douleur humaine collective que l'on nous demande d'abriter.

Pour Etty Hillesum, son journal et ses lettres sont d'abord le déversement de la vie intérieure tumultueuse d'une jeune femme, mais ils se transforment, au cours de deux années déchirantes, en un récit qui donne une voix à une tragédie humaine partagée. Il s'agit d'un engagement soutenu et soutenant, d'une foi mystique toujours plus profonde. *« Il doit y avoir quelqu'un pour vivre tout cela et témoigner du fait que Dieu a vécu, même en ces temps. Et pourquoi ne serais-je pas ce témoin ?"* » écrit-elle. Jan Garlaandt, qui a finalement publié le journal d'Etty, nous rappelle que sa foi ne la séparait nullement du monde. *« Sa vision n'avait rien à voir avec la fuite ou l'auto-illusion, et tout à voir avec une perception de la réalité durement acquise, stable et entière. »*

Un témoignage qui est porté, épaulé, enduré. Elle a fait cela, dit l'archevêque de Canterbury, Rowan Williams, pour garantir *« ...que certaines choses ne disparaissent pas du paysage humain*». Témoigner, c'est honorer l'avenir autant que le passé, reconstruire un pont générationnel brisé. À travers l'écriture, la peinture, le témoignage oral ou les histoires chuchotées à un membre de la famille - Voilà ce qui s'est passé, voilà comment c'était - les morts et le pas encore conçu trouvent un lieu de rencontre. Une continuité rompue est réparée. *"Mon cœur est une porte", écrit Etty, "pour une marée sans fin de misère".* Le désespoir de la souffrance se transmue en un sens qui ne prétend pas comprendre, minimiser ou blinder. *«  La souffrance humaine que nous avons vue au cours des six derniers mois, et que nous voyons encore quotidiennement, est plus que l'on peut demander à quiconque de comprendre. »*

Saul Friedlander, survivant et historien estimé, nous rappelle combien les récits des victimes *« peuvent ébranler notre représentation bien protégée des événements. Ils peuvent nous arrêter dans notre élan. Ils peuvent restaurer notre sentiment initial d'incrédulité, avant que la connaissance ne vienne l'étouffer ».* C'est son acceptation de l'inconnaissance qui a permis à Etty de persévérer dans son témoignage, d'accomplir sa tâche de bodhisattva jusqu'à la fin.

**L'écriture**

Par l'acte d'écrire, Etty Hillesum consacre son expérience. L'écriture devient une pratique sacrée dans une époque profane. Nous voyons son dévouement à son don dans les premières entrées de son journal. *"Je vais devoir suer sang et eau pour débarrasser mon style de tout ce pathos si je veux en faire quelque chose mais en fait, il s'agit simplement de trouver les mots justes. "* Alors qu'elle tient le journal que lui a suggéré d’écrire son mentor et amant, le psychologue Julius Spier, plus âgé, elle commence à glaner la profondeur des liens personnels qui l'unissent à lui. Elle commence à comprendre la profondeur du soutien personnel qu'offre une telle entreprise. *"Je dois m'assurer que je reste en phase avec mon écriture, c'est-à-dire avec moi-même, sinon... je risque de m'égarer".*

Comme une pratique de méditation, l'écriture devient un chemin pour Etty, une discipline qui la sert autant qu'elle la sert. Au fur et à mesure que les conditions se dégradent, son esthétique se développe. Le pouvoir de la compression et de la précision l'oblige. En regardant des estampes japonaises, elle réalise : *"C'est comme ça que je veux écrire. Avec autant d'espace autour de quelques mots, tout ce que les mots devraient faire c'est de donner au silence sa forme et ses contours."* Elle est arrivée à maîtriser le détail révélateur, et les enjeux de cette réussite stylistique étaient élevés. Alors qu'elle documente le destin des juifs hollandais avec l'immédiateté concrète et déchirante d'un grand romancier, l'écriture devient un acte communautaire et une prière privée. Elle mène également sur la page des dialogues avec elle-même et avec son Dieu. Le même processus la tourne vers l'extérieur et l'intérieur, et c'est ainsi que ses capacités humaines s'approfondissent. Ses cahiers et sa plume deviennent les agents de sa maturation et la trace de celle-ci. L'écriture lui donne la capacité de se détourner du néant : *"Le ciel est plein d'oiseaux, les lupins violets sont en train d'apparaître et se dressent si royalement et paisiblement, deux petites vieilles se sont assises sur une boîte pour bavarder et sous nos yeux, un meurtre de masse. Tout cela est tout simplement au-delà de l'entendement."*

**Contemplation**

Etty Hillesum apprend à prier. Ce n'est pas la prière d'une femme à un Dieu religieux qui peut être compris, ou qui existe en dehors de son propre cœur. Et pourtant, c'est un acte intime qui la soutient et la réconforte. *"Et je m'écoute, je me laisse guider non pas par quelque chose d'extérieur, mais par ce qui jaillit du plus profond de moi."* Ses sources mystiques sont variées : les Bibles juive et chrétienne, la poésie de Rilke. *"Nous allons trop loin en craignant pour nos corps malheureux, tandis que notre esprit oublié se ratatine dans un coin".* Sa foi est l'actualisation de sa vie. *"Je me repose en moi-même. Et cette partie de moi-même, cette partie la plus profonde et la plus riche dans laquelle je me repose, est ce que j'appelle "Dieu"."*

Cela résonne pour moi avec l'observation de l’enseignant bouddhiste Sharon Salzberg : *« Le mot que nous traduisons normalement par foi dans la langue Pali, la langue des textes bouddhistes originaux, est saddhà, qui signifie littéralement : placer le cœur dessus. »* *Saddhà* signifie donner son cœur à, ou placer son cœur sur quelque chose. Dans ses heures de contemplation et de prière, Etty Hillesum s'abandonne. Comme Eva Hoffman l'écrit dans son introduction au journal et aux lettres, "Etty Hillesum s'abandonne à son propre coeur." Etty Hillesum a vécu à une époque où le macrocosme des événements historiques écrasait presque complètement le microcosme de la vie quotidienne des vies individuelles. C'était son acte d'énorme résistance d'inverser cet ordre d'importance, d'affirmer que le microcosme de l'âme peut englober le monde extérieur et, en outre, contenir un espace infini."

Le chant d'Etty est né de cet espace infini. Quand je pense à son passage extraordinaire de la jeune fille égocentrique au bodhisattva désintéressé, quand je lis les journaux et les lettres dans lesquels son âme a trouvé un langage pour ce qui ne pouvait pas être exprimé, le koan d'Auschwitz commence à se révéler à moi. Etty ne s'est séparée de rien, et donc rien ne pouvait la vaincre. Eva Hoffman dit : « Parce qu'elle s'est regardée de très près, elle a refusé de s'engager dans la haine collective, de déclarer que tout le mal existait dans l'ennemi, et toute la bonté à l'intérieur de "nous" ».

En fin de compte, c'est sa profonde humanité inclusive qui la sauve, et qui pourrait nous sauver aussi. Lorsque je l'imagine, comme je le fais souvent, montant à bord de ce wagon de marchandises, rempli d'êtres humains précieux et condamnés, et laissant tomber sa vaillante carte postale dans nos mains comme un dernier cadeau - *Nous avons quitté le camp en chantant* -, je pense à un poème d'un autre temps de Dan Pagis qui brise le cœur et le guérit au même instant : écrit au crayon dans le wagon scellé :

Je suis Ève

avec Abel mon fils

Si tu vois mon autre fils

Caïn, fils d'homme

dis-lui que je...

De même qu'il nous reste à nous asseoir avec ce poème tronqué, de même il nous reste à rencontrer la magnifique vie tronquée d'Etty d’Hillesum. Le lieu de notre rencontre est un camp de la mort, où nous réfléchissons avec elle, le cœur pensant de la baraque, sur le meurtre de masse, les lupins violets, et un respect indéfectible pour la vie.

Joyce Kornblatt, magazine Parabola, hiver 2008.